

l'extraction des eaux des mines, et songea ensuite à les utiliser pour la guerre : ce fut sur son rapport que le gouvernement créa un corps d'artilleurs militaires. Dans un temps où la France se voyait menacée par de nombreux ennemis, Guyton contribua à lui faciliter les moyens de se défendre en perfectionnant ces armes, et à la fabrication des poudres et du salpêtre. Nommé administrateur des monnaies en 1800, il contribua, en cette qualité, à l'établissement du nouveau système monétaire. Enfin, on lui doit un pyromètre et de nouveaux procédés pour la fabrication du rouge à polir les glaces et l'acier.

On a de lui, dans les *Annales de chimie : Combustion du diamant ; Ciments propres à être sous l'eau ; Affinités et composition des sels ; Composition de certains gaz ; Pyromètre ; Découverte d'un minéral composé uniquement de magnésie et d'acide carbonique*. Il a encore publié : *Mémoire sur l'éducation publique (1782) ; Rat iconoclaste, poème héroïque (1763) ; Digressions académiques ou Essais sur quelques sujets de physique, de chimie, d'histoire naturelle (1772) ; Défense de la localité de pléiostigie (1778) ; Mémoire sur l'utilité d'un cours de chimie dans la ville de Dijon (1775) ; Éléments de chimie théorique et pratique (1776-1777) ; Méthode d'une nomenclature chimique (1778) ; Mémoire sur l'usage de l'acide sulfurique (1778) ; Mémoire sur l'usage de l'acide sulfurique (1778) ; Description de l'aérostat de Dijon (1793) ; Traité des moyens de désinfecter l'air, d'éviter la contagion, etc. (1801) ; Rapport sur la restauration du tableau connu sous le nom de Vierge de Foligno, de Moreau, ce rapport, fort intéressant pour les peintres, Guyton analyse les couleurs employées par les anciens maîtres, et indique les moyens de prévenir les altérations causées par le temps sur les œuvres de peinture. — Son frère cultivait les lettres et publia, sous le pseudonyme de Brunore, *Traité curieux des charmes de conjugal Berlin, 1754*, tiré de Swedenborg, le *prince Frédéric ou détails des loisirs du prince Henri de Prusse (1784)*.*

**GUYTONIEN**, *ienne* adj. (ghi-to-ni-ain, ie ne — du nom de Guyton de Morveau). Qui appartient au chimiste Guyton de Morveau qui a été inventé par lui : *Fumigations guytoniennes*.

**GUZARATE**, **GUZERATE** ou **GOUDJERATE**, ancienne province de l'Indoustan, au N.-O., entre le golfe de Kutch et le golfe d'Oman 11°10', et au S., et le golfe de Cambaye à l'E., 600 kilom. sur 250 ; 7,000,000 d'hab. Ch.-l. Surat ; villes principales : Ahmedabad, Barotsch, Kara. Cette contrée, montagneuse dans sa partie orientale, que traversent les Ghattes occidentales, offre à l'O. un pays plat, tantôt marécageux ou sablonneux, tantôt couvert d'une riche végétation. Les cours d'eau les plus importants sont le Myhi, le Bavhour, le Suwarnawati, la Ner buddah et le Tupty. Pendant la saison des pluies, qui dure de juin à septembre, les rivières débordent fréquemment et causent de grands ravages ; climat, extrêmement chaud et malsain sur plusieurs points pendant l'été, est, en hiver, beaucoup plus froid que dans les autres contrées situées sous la zone latitudinale. Le riz, les céréales, le coton, les fruits des tropiques, l'indigo, l'opium et le tabac croissent en abondance dans la province de Guzarate. On y tisse des étoffes de coton qui sont exportées à Bombay. Les Anglais sont maîtres d'une partie de la contrée. Le reste du pays obéit à divers souverains tributaires, dont le plus puissant est celui de Baroda ou nikowar. Les Portugais possèdent un petit pays, un comptoir à Diu.

Gouverné d'abord par ses propres princes, soumis ensuite par les Afghans, puis par les Mogols, le pays de Guzarate tomba dans la suite au pouvoir de la compagnie anglaise des Indes orientales.

**GUZARATI** s. m. (gu-za-ra-ti). Philol. Dialecte indien de Guzarate.

— Adjectiv. Qui appartient au guzarati : *Caractères guzarati. Langue guzarati*.

**GUZLA** s. f. (ghu-zla). Mus. Instrument à une seule corde de crin, dont les Lyriens se servent pour accompagner leurs chants. *Où ne pince pas de la guzla, on l'égratigne avec une baleine*. (Mme E. de Gir.)

**Guzla** (La), choix de poésies lyriques, recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, le Croatia et l'Herzégovine, publiées à Paris sans nom d'auteur, chez Levrault, en 1827. On sait depuis longtemps que ce recueil original est dû à la plume de M. Prosper Mérimée. Vers l'époque où il fit paraître ce volume, il avait eu occasion de lire le *Voyage en matie de l'abbé Fortis*, et cette lecture lui avait inspiré l'idée de peindre quelques-uns de ces caractères francs et presque sauvages dont il trouvait les types dans ce livre. Mais, comme il eût été trop long de voyager pour bien connaître la couleur locale, il préféra s'en rapporter à son intuition et inventer. Il fit alors le *Guzl*, et, sans se nommer comme auteur, prétendit avoir recueilli ces poésies de la bouche d'un chanteur, sous le nom de troubadour lyrien, du nom de Hyscinthe de Zepheris, dont il fit un portrait et une biographie de cet homme en tête du volume. Mais les gens un peu exercés s'aperçurent bientôt que *Guzla* était l'anagramme de *Guzul*, et comme espagnol se montre rebelle, et fut auteur véritable du *Théâtre des Clara Guzul*, ou

nomma aussi M. Mérimée comme auteur de la *Guzla*. Ce recueil renferme des pièces d'une grande valeur poétique, et offre un ravissant tableau de ce que le poète s'élève à une hauteur hardi. Il parait que Goethe lui *Guzla* avec plaisir et en félicita l'auteur. Un rumeur alléguait traduisit le volume, qui, dit-on, eut un grand succès en Allemagne.

**GUZMAN** (Alphonse-Frédéric de), surnommé *le Bon ou le Brave*, célèbre guerrier espagnol, né à Valladolid en 1528, mort en 1590. Il était fils naturel de Pierre de Guzman, gouverneur de Castille, et s'était déjà acquis une grande réputation par ses exploits contre les Maures ; mais, voyant le roi Alphonse X s'aller avec ces derniers pour faire rentrer dans le devoir son fils Sanche, qui s'était révolté contre lui, il ne voulut pas prendre part à cette lutte impie et passa en Afrique, où le roi de Maroc lui donna le commandement de son armée. Après avoir vaincu les souverains de Fez et de Tripoli, il revint en Espagne, où don Sanche venait de succéder à son père. Il conquit la forteresse de Tarifa, que l'on regardait comme la clef de l'Espagne ; mais il se vit ensuite assiégé dans cette place par les Maures, auxquels il était allé à l'encontre. Don Juan, qui disputait le trône à son frère don Sanche. Don Juan, furieux de l'invincible résistance qu'il rencontrait, et ayant entre ses mains le fils de Guzman, enfant de sept ans, dont s'était emparé par surprise, fit appeler le père au haut du rempart, et, lui montrant son fils, jura de le mettre à mort si les portes de Tarifa lui étaient ouvertes aussitôt. Guzman, mettant l'homme au-dessus de l'amour paternel, répondit à son cruel adversaire que, plutôt que de lui rendre la place, il lui présenterait une arme pour tuer son fils. Ce discours lui fut très poignamment retenu. L'enfant eut le barbarisme de mettre sa menace à exécution, et Guzman, attiré par les clameurs que l'horreur d'un pareil spectacle arrachait à ceux qui en étaient les témoins, se contenta de dire à son fils : « Veillez au salut de la place ; mais pesa et rey que la sangre, » littéralement : « Plus près le roi que le sang. » Don Juan ne put s'empêcher de la place et périt peu après dans un combat qu'il livra à son frère. Ce dernier, pour récompenser l'action héroïque de Guzman, lui donna le surnom d'*El Bueno*, et voulut qu'il prit pour armes une tour surmontée d'un poignard, avec cette devise : *« El Bueno et rey que la sangre. »* Après la mort de don Sanche, Guzman, en prenant la part de la reine, sa veuve, contribua puissamment à affermir sur le trône le nouveau roi Ferdinand IV, encore mineur. Il combattit de nouveau contre les Maures en plusieurs rencontres, sauva la vie à l'enfant don Henri au combat d'Almona, s'empara de Gibraltar, mais fut tué dans une embuscade. Alphonse Perez de Guzman fut la tige de la maison des ducs de Medina-Sidonia, une des plus illustres de l'Espagne.

Le théâtre s'est emparé plusieurs fois de la dramatique légende de Tarifa. Toutefois, un pareil sujet semble tout d'abord convenir plutôt à l'épopée. Par quels moyens soutenir l'attention de l'auditeur ? Quelles périodes inventer pour le tenir en haleine jusqu'au dénouement prévu ? Guevara, Moratin, Gil y Zarate, en Espagne, et, chez nous, Méry, s'inspirant de ces deux questions, ont résolu victorieusement cette question.

**GUZMAN** (Éléonore de), maîtresse d'Alphonse XI, roi de Castille, morte en 1350 ou 1351. Devenue veuve en 1330, elle se rendit à la cour et s'empara tellement de l'esprit du roi que, malgré son caractère indomptable, Alphonse lui laissa dans l'État une autorité presque absolue. Il est peu de courtisanes de ce rang qui, dans un cas pareil, aient usé sagement du pouvoir qu'on leur abandonnait. Éléonore irrita la cour par sa fierté, humilia la malheureuse reine Constance, fit livrer au supplice Martinez d'Orvedo, grand maître d'Alcantara. Mais son tour devait venir. En 1350, le roi étant mort, sa maîtresse courut d'abord s'enfermer dans Medina-Sidonia ; puis, sur le point d'y être assiégée, elle courut audacieusement au-devant du danger, et osa se présenter à la cour devant Pierre le Cruel. Elle avait eu cinq fils du roi Alphonse XI, Henri de Transmaré devait plus tard venger la mort de sa mère par celle de son meurtrier.

**GUZMAN** (A.-M.), fameux révolutionnaire espagnol, né à Grenade en 1752, décapité à Paris le 5 avril 1794. Il se fit naturaliser Français en 1781, servit dans les armées de l'épée, fut blessé et s'établit à Paris au commencement de 1793, et lia avec les hommes les plus exaltés des sections, des clubs ou de la Commune. Dans la nuit du 9 au 10 mars, il figura au nombre des membres du comité central de l'Exéc., qui voulaient des lois en finir avec les girondins. La conjuration, déjouée cette fois, réussit le 31 mai. Guzman eut une grande part à cette journée, et se transporta dans les Faubourgs pour y faire sonner le tocsin. Lorsque, plus tard, Robespierre voulut soumettre à sa discipline toutes les lettres incandescentes, le révolutionnaire espagnol se montra rebelle, et fut accusé, avec Danton et Camille Desmoulins,

nommé aussi M. Mérimée comme auteur de la *Guzla*. Ce recueil renferme des pièces d'une grande valeur poétique, et offre un ravissant tableau de ce que le poète s'élève à une hauteur hardi. Il parait que Goethe lui *Guzla* avec plaisir et en félicita l'auteur. Un rumeur alléguait traduisit le volume, qui, dit-on, eut un grand succès en Allemagne.

**GUZMAN** (Alphonse-Frédéric de), surnommé *le Bon ou le Brave*, célèbre guerrier espagnol, né à Valladolid en 1528, mort en 1590. Il était fils naturel de Pierre de Guzman, gouverneur de Castille, et s'était déjà acquis une grande réputation par ses exploits contre les Maures ; mais, voyant le roi Alphonse X s'aller avec ces derniers pour faire rentrer dans le devoir son fils Sanche, qui s'était révolté contre lui, il ne voulut pas prendre part à cette lutte impie et passa en Afrique, où le roi de Maroc lui donna le commandement de son armée. Après avoir vaincu les souverains de Fez et de Tripoli, il revint en Espagne, où don Sanche venait de succéder à son père. Il conquit la forteresse de Tarifa, que l'on regardait comme la clef de l'Espagne ; mais il se vit ensuite assiégé dans cette place par les Maures, auxquels il était allé à l'encontre. Don Juan, qui disputait le trône à son frère don Sanche. Don Juan, furieux de l'invincible résistance qu'il rencontrait, et ayant entre ses mains le fils de Guzman, enfant de sept ans, dont s'était emparé par surprise, fit appeler le père au haut du rempart, et, lui montrant son fils, jura de le mettre à mort si les portes de Tarifa lui étaient ouvertes aussitôt. Guzman, mettant l'homme au-dessus de l'amour paternel, répondit à son cruel adversaire que, plutôt que de lui rendre la place, il lui présenterait une arme pour tuer son fils. Ce discours lui fut très poignamment retenu. L'enfant eut le barbarisme de mettre sa menace à exécution, et Guzman, attiré par les clameurs que l'horreur d'un pareil spectacle arrachait à ceux qui en étaient les témoins, se contenta de dire à son fils : « Veillez au salut de la place ; mais pesa et rey que la sangre, » littéralement : « Plus près le roi que le sang. » Don Juan ne put s'empêcher de la place et périt peu après dans un combat qu'il livra à son frère. Ce dernier, pour récompenser l'action héroïque de Guzman, lui donna le surnom d'*El Bueno*, et voulut qu'il prit pour armes une tour surmontée d'un poignard, avec cette devise : *« El Bueno et rey que la sangre. »* Après la mort de don Sanche, Guzman, en prenant la part de la reine, sa veuve, contribua puissamment à affermir sur le trône le nouveau roi Ferdinand IV, encore mineur. Il combattit de nouveau contre les Maures en plusieurs rencontres, sauva la vie à l'enfant don Henri au combat d'Almona, s'empara de Gibraltar, mais fut tué dans une embuscade. Alphonse Perez de Guzman fut la tige de la maison des ducs de Medina-Sidonia, une des plus illustres de l'Espagne.

Le théâtre s'est emparé plusieurs fois de la dramatique légende de Tarifa. Toutefois, un pareil sujet semble tout d'abord convenir plutôt à l'épopée. Par quels moyens soutenir l'attention de l'auditeur ? Quelles périodes inventer pour le tenir en haleine jusqu'au dénouement prévu ? Guevara, Moratin, Gil y Zarate, en Espagne, et, chez nous, Méry, s'inspirant de ces deux questions, ont résolu victorieusement cette question.

**GUZMAN** (Éléonore de), maîtresse d'Alphonse XI, roi de Castille, morte en 1350 ou 1351. Devenue veuve en 1330, elle se rendit à la cour et s'empara tellement de l'esprit du roi que, malgré son caractère indomptable, Alphonse lui laissa dans l'État une autorité presque absolue. Il est peu de courtisanes de ce rang qui, dans un cas pareil, aient usé sagement du pouvoir qu'on leur abandonnait. Éléonore irrita la cour par sa fierté, humilia la malheureuse reine Constance, fit livrer au supplice Martinez d'Orvedo, grand maître d'Alcantara. Mais son tour devait venir. En 1350, le roi étant mort, sa maîtresse courut d'abord s'enfermer dans Medina-Sidonia ; puis, sur le point d'y être assiégée, elle courut audacieusement au-devant du danger, et osa se présenter à la cour devant Pierre le Cruel. Elle avait eu cinq fils du roi Alphonse XI, Henri de Transmaré devait plus tard venger la mort de sa mère par celle de son meurtrier.

**GUZMAN** (A.-M.), fameux révolutionnaire espagnol, né à Grenade en 1752, décapité à Paris le 5 avril 1794. Il se fit naturaliser Français en 1781, servit dans les armées de l'épée, fut blessé et s'établit à Paris au commencement de 1793, et lia avec les hommes les plus exaltés des sections, des clubs ou de la Commune. Dans la nuit du 9 au 10 mars, il figura au nombre des membres du comité central de l'Exéc., qui voulaient des lois en finir avec les girondins. La conjuration, déjouée cette fois, réussit le 31 mai. Guzman eut une grande part à cette journée, et se transporta dans les Faubourgs pour y faire sonner le tocsin. Lorsque, plus tard, Robespierre voulut soumettre à sa discipline toutes les lettres incandescentes, le révolutionnaire espagnol se montra rebelle, et fut accusé, avec Danton et Camille Desmoulins,

nommé aussi M. Mérimée comme auteur de la *Guzla*. Ce recueil renferme des pièces d'une grande valeur poétique, et offre un ravissant tableau de ce que le poète s'élève à une hauteur hardi. Il parait que Goethe lui *Guzla* avec plaisir et en félicita l'auteur. Un rumeur alléguait traduisit le volume, qui, dit-on, eut un grand succès en Allemagne.

comme agent de l'étranger. Il se rattache à ce personnage une particularité trop curieuse pour que nous l'omettions ici. Les girondins, qui avaient sans doute les plus grands motifs pour détester Marat, présentèrent, à l'époque de la réaction thermidorienne, qu'il n'avait été que l'instrument des puissances étrangères, et, afin de donner de la vraisemblance à ce bruit, on fabriqua une lettre écrite par Marat, après avoir reçu le coup mortel de Charlotte Corday, et adressée à son ami Guzman, cet autre étranger, stipendié de Pitt et de Cobourg. Dulaure, un des proscriptions de la Gironde, a inséré, dans ses *Esquisses de la Révolution*, le fac-similé de cette pièce à l'écriture tremblotante et presque illisible. Louis Blanc, d'après la supercherie, l'a reproduit aussi dans son *Histoire de la Révolution*. L'auteur de cet article, qui a vu l'original même de la prétendue lettre, a pu se convaincre de sa fausseté ; mais, une raison décisive, c'est que Marat, frappé, a succombé immédiatement, sans pouvoir à peine proférer un cri, ainsi que le prouve le procès-verbal authentique de sa mort, qui est aujourd'hui dans la collection d'un amateur d'autographes de la capitale.

**GUZMAN** (Louise de), reine et régente de Portugal. V. LOUISE DE GUZMAN.

**GUZMAN** ne connaît pas d'obstacle, romance du *Pied de mouton*. La romance de *Guizman* de sa mort, qui est aujourd'hui dans la collection d'un amateur d'autographes de la capitale.

*1er COUPLÉ. Andante.*  
Guz-man ne connaît pas d'ob-  
sta-les; C'est un dieu qui lui - de ses

pas. Tu dois l'en-tendre à des mi-

ra-les; Ah! pour toi, qui n'en fe-rait

pas? Touché d'u-ne flamme aussi

pu-re, Le ciel te pro-té-ge en ce

Jour, Et l'on com-man-de à la na-

tu-re, Quand on obé-it à l'a-

mour, Et l'on com-man-de à la na-

tu-re, Quand on obé-it à l'a-mour!

*DEUXIÈME COUPLÉ.*  
Léonora, que des prestiges  
Ne te causent point de frayeur!  
Et regarde tous ces prodiges  
Comme des pages de bonheur.  
De Guzman la voix te rassure,  
Car tu pourras voir, en ce jour,  
Changer les lois de la nature  
Plutôt que celles de l'amour!

*MOITIÉS COUPLÉ.*  
Ce dieu, qui domne le courage,  
Anime Guzman en ces lieux!  
On peut toujours braver l'orage  
Quand on s'espoir d'être heureux.  
Entends le zéphyr qui murmure;  
C'est le prélude d'un beau jour  
Tout est permis dans la nature  
En suivant les lois de l'amour.

L'expression *Guizman ne connaît pas d'obstacle* est passée dans la langue, et les écrivains y font de fréquentes allusions, toujours sur un ton plaisant. Donnons seulement un exemple :

« Les légitimistes et les cléricaux ne doutent de rien, ils croient déjà voir leur roy rétablir sur le trône de ses pères : *Guizman ne connaît point d'obstacles.* »

ALFRED DEBERGIE.

**Guizman d'Alfarache**, roman picaresque de l'Espagnol Mateo Alemán (1599). Cet ouvrage doit surtout sa renommée, en France, à l'imitation que Le Sage en a faite. Mateo Alemán, le compositeur de ce drame de Philippe II, événement auquel il fut allusion dans sa première partie. Il lui donna un sous-titre assez singulier : *Atalaya de la vida humana cive de la vie humaine*, ce qui avait sans doute en vue de signaler, en moraliste, les écueils de la vie, et c'est, en effet, son procédé favori d'interrompre les scènes scabreuses par de longues réflexions philosophiques, pleines de justesse, dénotant un observateur et un analyste. Mais les scènes scabreuses restent, et le diable y perd rien. Son histoire est, en outre, semée de digressions, de récits épiques étrangers à l'action et qui l'allongent à peu près inutilement. Cervantes lui-même en avait donné l'exemple dans le *Don Quichotte*. Comme plan général, comme moyen d'action et d'intrigue, *Guizman d'Alfarache* se rapproche fort de *Don Marcos d'Oregon*, l'original de *Gil Blas* et de *Lazarille de Tormes*; il est inférieur à ces deux ouvrages au point de vue de la moralité, de la fable et du style. Guizman d'Alfarache raconte lui-même sa vie, depuis sa naissance jusqu'au moment où ses crimes le font condamner aux galères. Tout jeune, il a quitté la maison pour courir les aventures. En Espagne et en Italie, il s'associe à tout ce qu'il peut trouver de vagabonds, de fous, de gens de mauvais vie. On le voit tantôt mendiant, tantôt page, tantôt laquais d'un ambassadeur. Ces transformations du héros permettent au narrateur de passer en revue les classes les plus perverses de la société. Le style de cet ouvrage, généralement clair, manque de rapidité et fatigue par la prétention de présenter une même pensée de mille façons différentes.

Le Sage a rajouté tout cela, de son style lisse, clair, fincaisé, allant droit au but ; il a biffé sans pitié les moralités oisives, et il n'a guère changé le fond, il a du moins écrit le souverain mérite de la forme. Ce qui prouve à quel point il a su rendre siencieuse telle composition, c'est que le *Guizman* a été traduit avant lui, plus fidèlement, par G. Brémoud (1696, 3 vol.), sans aucun succès. La traduction, ou plutôt l'imitation de Le Sage est de 1733 (9 vol. in-8) ; elle a été depuis maintes fois réimprimée, et est considérée comme bien supérieure à l'original.

**GUZMAN** s. f. (gu-zma-n) — de *Guizman*, botaniste espagn. Bot. Genre de plantes, de la famille des broméliacées, de l'Amérique tropicale.

Encycl. La *guizmannia tricolor* présente une tige droite, haute de 0m,35, couverte d'écaillés ovales lanecées; les feuilles, larges, ensiformes, canaliculées, glabres, forment une sorte de couronne, au centre de laquelle sont les bractées. Celles-ci sont disposées sur plusieurs rangs, et passent du vert au violet foncé et au rouge vermillon, en allant de l'extérieur vers le centre. A l'issue de ces bractées sont des fleurs blanches, sessiles, groupées en épi terminal. Cette magnifique plante, originaire du Pérou, est cultivée dans nos serres chaudes, où elle fleurit dès le mois d'août. C'est une des plus belles espèces de la famille des broméliacées. *Le Guizman* peint appartient aujourd'hui au genre nidulaire.

**GUZMICS** (Isidore), théologien et philologue hongrois, né à Vamos-Csana, comitat d'Edenburgh, en 1786, mort en 1839. Il entra, en 1805, dans le couvent de bénédictins, collégiale au *Plutarque national* hongrois et à la traduction du *Lexique* de Hübnér, et fut nommé abbé de Bakonyi en 1812. On a de lui, outre des traductions hongroises de l'*Édipe* de Sophocle et de l'*Phigénie* d'Euripide, qui furent couronnées par l'Académie de Pesth : *Miteus*, roman ; *De l'unité de la religion chrétienne* (Pesth, 1822) ; *La Doctrine de la foi de l'Église chrétienne* ; *Theologia christiana fundamentalis et theologia dogmatica* (Raab, 1828-1829, 4 vol.). De 1823 jusqu'à sa mort, il dirigea l'école de Cappel, il fut, en 1825, nommé à la cour de Vienne, puis bienôt après pasteur de très-diverses et passant d'un état à un autre avec cette facilité qui est devenue en quelque sorte un des traits caractéristiques des Américains. M. Gwin se chargea, en 1847, de diriger les travaux de l'hôtel des douanes à la Nouvelle-Orléans ; mais, des années suivantes, l'abandonna cette entreprise pour se rendre en Californie. Après avoir contribué à organiser cet État naissant et à le doter d'une constitution, il s'entreprit avec succès pour le faire entrer dans l'Union (1850), et fut alors élu un des députés membres qui représentaient la Californie au Sénat. Lorsque la terrible guerre de la sécession éclata, en 1861, M. Gwin, qui était encore sénateur, se prononça en faveur des États du Sud, qui demandaient la séparation et le maintien de l'esclavage. Il fit, ainsi que sa femme, une chaude propagande en ce sens, pendant que son fils combattait pour l'Union fédérale et fut arrêté, par ordre du gouvernement fédéral, sur un steamer en partance pour Panama. Conduit à New-York, il fut emprisonné dans le fort La Fort, mais, grâce à l'intervention officieuse du gouvernement de la Nouvelle-Géorgie, s'étant alors rendu en Europe. L'*Satcha*, mais sans succès, à posséder son opinion à se prononcer en faveur des sécessionnistes, puis se rendit au Mexique (1865). Là, il gagna la faveur de l'empereur Maximilien, qui le chargea du gouvernement des provinces limitrophes à la Californie. Après la chute de ce prince, il quitta le Mexique et retourna quelque temps après aux États-Unis.

**GWYN** (George), architecte anglais, né à Londres en 1775, mort dans cette ville en 1856. Il reçut des leçons de son père, architecte distingué, auquel il succéda. Sa première œuvre importante fut l'édification de vastes entrepôts de l'Établie des docks des Indes orientales. Il établit ensuite sa réputation d'artiste par d'admirables travaux de réparation aux églises Sainte-Marie-Overy de Southwark et Sainte-Marie-le-Bow dans Cheapside, dont il reconstruisit en entier la fameuse tour gothique. M. Gwit, outre ses travaux d'architecture proprement dite, s'est livré à d'importantes recherches archéologiques, et a publié sur les monuments anciens et l'architecture ancienne de nombreux mémoires pour la Société des antiquaires de Londres, dont il faisait partie.

**GWYD** (Joseph), architecte anglais, frère du précédent, né à Londres en 1784. Il est plus connu par ses écrits sur l'architecture que par les monuments qu'il a élevés. Les deux principaux édifices qu'il a construits sont le château de Markyate, dans le comté de Hertford, et l'église de Charlton, dans le comté de Kent. Ses principaux écrits sont : *Notice sur l'architecture italienne* (1818) ; *Recherches sur l'origine des cathédrales* ; *Traité de l'équilibre des voûtes* (1824) ; *Éléments d'architecture* (1828) ; traduction de *L'Architecture de Vitruve* (1828) ; *Éléments de critique architecturale* (1827), et une *Encyclopédie d'architecture* (1844), ouvrage qui a exigé de nombreuses et savantes recherches, et dont les fréquentes éditions prouvent l'utilité. M. Gwit a aussi donné une édition de *Peaux et murs*, de sir William Chambers (1825), et de nombreux articles au *Dictionnaire* de Braude et à l'*Encyclopédie métropolitaine*. Depuis plusieurs années, M. Gwit est inspecteur général des mines de Surrey et architecte de la compagnie Grocer.

**GWYN** (Nelly), artiste dramatique anglaise du xviii<sup>e</sup> siècle, maîtresse du roi Charles II. Miss Nelly fut une des premières femmes qui parurent sur le théâtre anglais ; jusque-là les rôles féminins avaient été joués par des hommes. Remarquée par lord Dorset, elle fut par celui-ci cédée au roi, qui fit l'actrice une riche pension, sans l'élever au rang de maîtresse en titre. Il est d'ailleurs un enfant qui fut reconnu par son père. Mme de Sévigné a fait de Gwin un portrait fort vivant. « La duchesse de Portsmouth, dit-elle, n'avait pas prévu d'avoir en chemin une jeune comédienne dont le roi est enorgueillé ; elle n'a pas pu résister à l'envie de se l'attacher au moment ; la comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth ; elle a nagé, lui a dit, content le roi et se vante de ses préférences ; elle est jeune, belle, hardie, débouchée et plaisante ; elle danse, chante et fait son métier de bonne foi ; elle a un fils, elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : Cette demoiselle fait la personne de qualité ; elle dit que tout est son parent en France ; dès qu'il meurt quelques grands, elle prend le deuil ; Eh bien ! puisqu'elle est une personne de qualité, pourquoi fait-elle la catin ? Elle devrait mourir de honte. Pour moi, c'est mon métier, je ne me pique pas d'être chose ; elle dit qu'elle a des enfants, pourquoi remercie le dieu de ses victoires. »

**GWYD** ou **GYR** ou **GYPE**, une des géantes de la mythologie Scandinave. Elle conçut du loup Fenris, et mit au monde les deux louveteaux Skoll et Hati, qui doivent un jour dévorer le soleil et la lune.

**GYDENSTOLPE** (Michel-Olaf Westonius), écrivain et érudit suédois, né à Pjetteryden (Smaland) en 1699, mort en 1670. Grâce à une subvention du gouvernement, il voyagea en Allemagne et en Hollande, devint ensuite successivement recteur de l'école de Wexio (1638), professeur de politique et d'histoire (1640), puis de droit à l'université d'Åbo (1647), et fut, comme ministre, un des membres du conseil de Gydenstolpe. En 1657, il quitta l'enseignement pour devenir assesseur au tribunal supérieur d'Åbo, et fut nommé, dix ans plus tard, juge territorial dans la province de Wexio. Ses principaux ouvrages sont : *Éthiques* (1639) ; *Synopsis economica* (1645) ; *Politica præcepta ad statum imperii politico-suecici accommodata* (1647). Une de ses dernières œuvres est le *Discours politique* qui a été publié en Suède ; *De jurisprudentia* (1648) ; *Epitome descriptio Suetica*, *Gothia*, (1650).

**GYDENSTOLPE** (Nils), homme d'État suédois, fils de précédent, né à Åbo en 1648, mort en 1709. Il suivit d'abord la carrière diplomatique, fut quelque temps secrétaire d'ambassade en France, remplit diverses missions officielles en Suède et en Danemark, avec la Hollande, le Palatinat (1674), d'intervenir comme médiateur entre le Danemark et le Holstein, et jout constamment de la faveur du roi Charles XI, qui le nomma gouverneur de son fils (Charles XII) et l'un des membres du conseil de régence pendant la minorité du jeune prince. Gydenstolpe fut en Suède le chef du parti français. Il mourut comte, président de la diète de 1699, chancelier de l'université de Lund, et enfin président du conseil de chancellerie en 1700.

liar de l'université de Lund, et enfin président du conseil de chancellerie en 1700.

**GYLLE**, nom d'un roi de Suède mythique, qui fit une visite aux dieux Scandinaves à Asgard. Il le requiert avec beaucoup d'éclat, et des fêtes merveilleuses furent données pendant son séjour. Lui et Odin résistèrent en tours magiques, mais le dieu garda constamment la supériorité.

**GYLLON** s. m. (ji-ll-on — gr. *gullon*, même sens). Antiq. gr. Panier à long col, dans lequel les soldats portaient leurs provisions de bouche.

**GYLIPPE**, général spartiate, né vers 465 av. J.-C. mort vers 400. Il appartenait à une famille de *mothaces* ou d'élites, élevés à la liberté. Sur le conseil d'Alcibiade exilé d'Athènes, le gouvernement lacédémonien l'envoya au secours de Syracuse, assiégée par les Athéniens. Il parvint à pénétrer dans la ville, dont il compléta les travaux de défense, remporta quelques avantages et força le roi Charès à se rendre. Il fut nommé capitaine (413). Plus tard, après la prise d'Athènes, il fut chargé par Lysandre de rapporter à Sparte les trésors conquis ; il en déroba une partie, à son infidélité découverte, et alla mourir en exil pour fuir la sentence de mort portée contre lui.

**GYLIS**, **GYLLIS** ou **GYLLUS**, général spartiate, mort en 394 avant notre ère. Il combattit dans la bataille de Mantinée, sous les ordres d'Agésilas, à Corone, puis fut chargé par ce prince d'envahir le territoire des Locriens. Gylis revenait de cette expédition, accompagné de ses soldats, quand il fut surpris et dévalé, lorsqu'il fut attaqué à son tour par des Locriens et tué dans la bataille.

**GYLLENBORG** (Olof, comte de), administrateur et poète suédois, né en 1676, mort en 1757. Il appartenait à une famille d'origine allemande ; il s'éleva à la cour de Charles XII, et dirigea pendant la guerre contre les Danois et contre les paysans révoltés, et deux ans plus tard, reçut, avec des pouvoirs illimités, le gouvernement des provinces reconquises. C'était un politique habile, qui poussa le roi à faire restituer à la noblesse les biens qui elle avait usurpés, et qui pensait avec raison que la Suède devait éviter toute guerre continentale et s'attacher exclusivement à devenir une puissance maritime. Gyllenstolpe était d'une taille et d'une force peu communes et avait les manières rudes et grossières. On raconte qu, envoyé à Copenhague pour y chercher la fiancée du roi, Ulric-Eléonore (1679), il eut l'idée, qu'il crut très-plaisante, dans un grand festin donné au corps diplomatique, de faire servir à boire dans des canons de fusils chargés.

**GYMER**, géant Scandinave, frère de la belle Gerda, que le dieu Freyr voulait avoir pour femme, et que la négociation de Skirnir lui fit en effet épouser.

**GYMNADÉNIE** s. f. (ji-mna-dé-ni — du gr. *gymnos*, nu ; *adén*, glande). Bot. Genre de plantes, de la famille des orchidées, tribu des ophrydées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans les régions tempérées de l'hémisphère boreal.

**GYMNANDROTARE** s. m. (ji-mnan-dro-tare — du gr. *gymnos*, nu ; *andr*, andros, mâle, et de *tare*). Entom. Genre d'insectes coleoptères pentamères, de la famille des curculionides, tribu des harpalides, dont l'espèce type vit au Texas.

**GYMNANTHÈRE** s. f. (ji-mnan-tè-re — du gr. *gymnos*, nu, et d'*anthère*). Bot. Genre d'arbrisseaux, de la famille des asclépiadées, tribu des périploques, dont l'espèce type croît dans l'Australie tropicale.

**GYMNARQUE** s. m. (ji-mnar-ke — du gr. *gymnos*, nu, *archos*, chef). Ichtyol. Genre de poissons malacoptérygiens apodes, à corps allongé et dépourvu des nageoires anale et caudale, dont l'espèce type vit dans le Nil.

**GYMNARRHÈNE** s. f. (ji-mnar-rhè-ne — du gr. *gymnos*, nu, *arrhè*, mûle). Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des astérées, dont l'espèce type croît en Perse : *La Gymnarrhène à petites feuilles*.

**GYMNASSE** s.